

nettes sur le versant d'un coteau. En haut, se dresse l'église, une vieille église avec tour romane. Près de l'église, à main droite, par rapport à la rivière, la maison du curé ; à main gauche, le cimetière. Et puis, de tous les côtés, des maisonnettes, des chaumières, avec leur tas de fumier, leur mare, leurs volailles de toutes sortes.

A deux cents mètres du village, à la lisière d'un grand bois, sur le bord du Loiret, on aperçoit un vaste et bel édifice ; c'est le château de Saint-Aignan.

Nous sommes à la fin de septembre. La journée est délicieuse, et cette nature d'automne a des splendeurs d'une ineffable beauté.

En ce moment, une petite société sort par la haute porte du château ; cette société se compose d'une vieille dame à la physionomie d'une distinction exquise, d'une jeune fille de vingt-deux ans, aussi belle que sa mère, mais ornée de toutes les grâces de la jeunesse, et d'un homme de trente ans, à l'air martial, avec une expression de visage toute rayonnante de franchise, de bonté, de joie.

La vieille dame, c'est la châtelaine du lieu, la comtesse douairière de Saint-Aignan ;—le jeune homme qui lui donne le bras, c'est le fils de son amie d'enfance, le comte de Beuvron, capitaine aux gardes royales de Louis XV, l'un de ceux qui ont si vaillamment décidé la victoire, dans les champs de Fontenoy ;—la jeune fille qui marche d'un air timide à côté de sa mère, c'est Mlle Marie de Saint-Aignan, la fiancée du comte de Beuvron. Mais d'où vient cette timidité ? Marie n'aime-t-elle donc pas son fiancé ? Oh ! si, elle l'aime, mais elle le respecte encore plus qu'elle ne l'aime. Maurice est un homme d'une si haute valeur si courageux, si énergique, si franchement chrétien dans ce siècle impie ! Marie, tout intelligente qu'elle est, Marie, malgré ses rares qualités, sa bonté, sa vertu, place Maurice bien au-dessus d'elle dans son cœur. Beau sentiment que celui là et marque d'une affection véritable ! Ne me parlez pas de ces unions où la fiancée croit faire à celui qu'elle accepte un grand honneur.

Cependant la noble société s'est arrêtée, non loin des flots bleus du Loiret, à la porte d'une humble chaumière, au toit couvert de paille. Les aboiements joyeux du chien ont immédiatement fait sortir les habitants de cette modeste demeure : un homme, un paysan, avec sa veste de droguet, sa culotte courte, une femme, à l'air très humble, vêtue d'une cotte et d'un corsage de couleur sombre, enfin une jeune fille, elle aussi vêtue simplement : mais son bel œil où brillent l'intelligence et l'énergie, sa physionomie ouverte, lui donnent sous son pauvre habit un air de reine.

—Bonjour, Jean et Toinette, dit la comtesse de Saint-Aignan, en s'adressant aux parents. Et toi, Nicole, bonjour aussi.